Elzéar Morénas en Inde : anti-esclavagisme et anti-impérialisme au début du XIX^e siècle

Elzéar Morénas in India: Anti-Slavery and Anti-Imperialism

Bernard Gainot

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/13064>

DOI : 10.4000/ahrf.13064

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2014

Pagination : 89-113

ISBN : 978-2-200-9083-2790-8

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Bernard Gainot, « Elzéar Morénas en Inde : anti-esclavagisme et anti-impérialisme au début du XIX^e siècle », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 375 | janvier-mars 2014, mis en ligne le 01 juillet 2017, consulté le 05 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13064> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.13064>

Ce document a été généré automatiquement le 5 juillet 2021.

Tous droits réservés

Elzéar Morénas en Inde : anti-esclavagisme et anti-impérialisme au début du XIX^e siècle

Elzéar Morénas in India: Anti-Slavery and Anti-Imperialism

Bernard Gainot

- 1 Le personnage qui fait l'objet de cette communication, Joseph Elzéar Morénas, s'inscrit dans l'Histoire de façon épisodique, contradictoire, et finalement, énigmatique. La présente contribution ne prétend nullement percer le mystère que, seule, une biographie détaillée, qui n'existe pas¹, pourrait lever.
- 2 Il est né dans une bourgade, Saint-Christol-d'Albion, de ce qui n'était pas encore le département du Vaucluse mais l'enclave pontificale d'Avignon, le 28 août 1776. Sa famille appartient au milieu des *juifs du Pape*, extrêmement nombreux dans la région ; toutefois, Morénas entretient des rapports assez distants avec son milieu d'origine et on ne relève dans son œuvre que peu d'allusions à la culture juive. Pendant la Révolution, on le trouve en apprentissage dans la ville d'Apt, chez un oncle maternel, joaillier ; puis à Carpentras en 1793, et à Nîmes en 1797, afin de se perfectionner dans les techniques d'orfèvrerie pour prendre la direction de l'affaire familiale.
- 3 C'est en 1798 que se place la rupture avec sa tradition et son milieu d'origine qui paraissent lui garantir une situation conventionnelle et reconnue. Il vient à Paris, et va faire la connaissance décisive du général Decaen, par l'entremise, d'une part, de négociants bordelais, les frères Huchet, chez lesquels il était vraisemblablement employé ; et, d'autre part, des généraux Suchet et César Fauchet. Il fait une impression très favorable à Decaen, qui note le 18 thermidor an X (6 août 1802) ; « Ce jeune homme possédait plusieurs talents et connaissances ». Il va dès lors lui procurer un emploi dans l'administration, qui lui permette de l'attacher à l'expédition qui se prépare en direction des Indes orientales. Cette expédition, rappelons-le, doit consacrer la réaffirmation de la présence française dans les comptoirs indiens, admise à contrecœur par les Anglais dans les dispositions du Traité d'Amiens (mars 1802), et la liquidation de la période révolutionnaire aux Mascareignes (Île de France et Réunion), avec la mise en

place des institutions consulaires. De ces deux objectifs, seul le deuxième sera réalisé par Decaen, sans toutefois qu'il renonce au premier, objectif poursuivi avec d'autant plus d'opiniâtreté que les Anglais avaient littéralement humilié le corps expéditionnaire français en l'empêchant de débarquer. Le grand dessein indien va accaparer l'essentiel de l'activité du capitaine général, sur trois axes complémentaires ; la recherche d'alliances locales de revers afin de saper la puissance britannique (mission du général Gardanne en Perse, recherche de l'appui russe en Asie centrale), la préparation d'expéditions maritimes de soutien aux souverains indiens en lutte contre les troupes britanniques (notamment les Mahrattes), et l'entretien d'espions en appui à la logistique de ces expéditions, au premier rang desquels Morénas..

- 4 Dès lors, les rares traces qu'a laissées ce dernier le situent dans trois sphères d'activités spécialisées, mais complémentaires : voyageur naturaliste, publiciste engagé, savant orientaliste. C'est comme « naturaliste » qu'il est identifié par Henri Prentout, le grand spécialiste de l'œuvre du général Decaen à l'Île de France². Mais il est surtout mentionné comme l'un des principaux « agents secrets » du capitaine général des établissements des Indes Orientales³. C'est Decaen qui le recrute pour une mission de renseignement en avril 1804⁴. Il se trouve alors à Calcutta, en compagnie d'autres prisonniers français capturés par une frégate anglaise ; sa couverture officielle était celle d'écrivain à la solde d'une compagnie de commerce locale⁵. En fait, Morénas se trouvait sur un bâtiment corsaire, et tout laisse supposer qu'il opérait déjà comme agent de renseignement. Quelque temps après, il s'installe dans le comptoir de Chandernagor, où il réside sur parole, tout près du cœur de l'empire britannique naissant, le Bengale⁶.
- 5 En septembre 1804, il rédige un mémoire, *Essai sur l'état actuel de l'Inde*⁷, qu'il vient présenter à l'Île de France en 1805. Il reçoit une nouvelle mission et arrive à Trinquebar⁸ en septembre 1805, à bord d'un navire danois. Ses observations le conduisent à dénoncer avec virulence la soumission de la maison de Danemark envers l'Angleterre, « les cimbres modernes de l'Inde ». Pourtant, les relations se tendent entre l'Angleterre et le Danemark, qui se rapproche de la France napoléonienne. Les Anglais s'emparent de Trinquebar, puis de l'autre comptoir danois, Serampore (Fredericksnagor), où Morénas s'était réfugié. Il retrouve alors Chandernagor, qui est tout proche de Fredericksnagor, au Bengale. Là, il continue à prôner une attaque contre le Bengale, cœur de la puissance britannique en Inde, en fédérant toutes les forces qui lui sont hostiles⁹.
- 6 Le grand dessein s'effondre en 1808-1811, avec le renversement d'alliance du tsar Alexandre et la capitulation des Mascareignes. L'observation scientifique l'emporte sur les missions d'espionnage, Morénas consolide dans les milieux savants sa double réputation de botaniste et d'orientaliste. Il s'intéresse aux langues vernaculaires du Bengale, mais aussi tout particulièrement à l'hindoustani¹⁰, compétences qui l'amènent à solliciter du gouvernement de la Restauration la création d'une chaire d'hindoustani en sa faveur. Il se tourne une fois de plus vers son ancien protecteur et employeur, Charles Decaen, en octobre 1814 :

Ce bienfait me rendrait deux notables services ; l'un de me fournir un droit à solliciter une place analogue à ma destination première ; l'autre de m'autoriser à demander un règlement de compte dont le résultat, quoique payé en papier, pourrait me dédommager du peu de profit du temps que j'ai dépensé dans l'Inde. Vous savez que, loin d'avoir fait fortune, et d'avoir gagné de l'avancement, je

reviens de ce riche pays sans emploi, avec des dettes que j'ai contractées pour vivre, après avoir consumé sur cette terre promise, une jeunesse au service de ma Patrie.

J'ai d'autant plus de confiance dans le succès que j'attends de votre bonté que M^{gneur} D'Hauterive, conseiller d'Etat chargé au Ministère des Relations Extérieures du département de l'Asie, m'a assuré, comme je crois avoir eu l'honneur de vous en parler, qu'il n'y avait personne dans ce département qui eut des connaissances, même superficielles, sur l'Inde.

Même assurance m'a été donnée par plusieurs personnes qui s'occupent de l'Inde et qui m'ont offert généreusement leur protection, telles que Mr le comte de Lanjuinais, Mr Jaubert, ex-ambassadeur en Perse, Mr Langlès, conservateur des manuscrits orientaux¹¹.

- 7 Le gouvernement de Louis XVIII ne juge guère utile et nécessaire de créer pour ce jeune aventurier à la tête chaude et aux états de services suspects une chaire d'hindoustani. Il subsiste de cette tentation académique avortée la publication d'une véritable somme¹², et un grand nombre de manuscrits qu'il ne put publier faute de ressources, dont un *Dictionnaire hindoustani* avec une grammaire et un recueil d'étymologies indiennes.

- 8 Aussi va-t-il endosser la tenue du naturaliste, son autre qualification, afin de postuler pour le Sénégal, où il est envoyé au début de l'année 1818, avec le titre d'agriculteur-botaniste et de membre de la « Commission d'exploration » vers les contrées de l'Afrique intérieure, un projet lié depuis plusieurs années à la recherche de la « nouvelle colonisation »¹³. Il ne va pas rester bien longtemps en Afrique Occidentale. La poursuite, et même l'amplification de la traite des noirs, activité couverte par les plus hautes autorités coloniales, le révoltent. Après quelques mois seulement de présence, au cours desquels il accumule les observations sur l'esclavage en Afrique, il est rapatrié en métropole en juillet 1818. Commence alors la séquence la plus publique de son activité ; il lance deux *pétitions contre la traite des noirs, qui se fait au Sénégal*, en 1820 et 1821, dans lesquelles il dénonce conjointement l'action des négriers et des hauts fonctionnaires qui les couvrent, engageant la responsabilité directe du gouvernement de la Restauration. Cet activisme fut fort mal perçu, Morénas perd son poste et doit partir pour la République de Haïti, séjour qui allait documenter et fortifier ses convictions antiesclavagistes. Le fruit de cet engagement fut la publication en 1828, à son retour en France, d'un traité antiesclavagiste¹⁴ dédié à Jean-Pierre Boyer, le président d'Haïti, et aux trois martyrs martiniquais de la cause antiraciste, dont Cyrille Bissette. Ayant rappelé ses titres (« Ex-employé au Sénégal en qualité d'agriculteur-botaniste, et membre de la Commission d'exploration attachée à cette colonie »), il fait part dans la préface de la progressivité de sa prise de conscience :

D'abord étranger à tout ce qui concerne les noirs, j'ai dû être et j'ai été influencé, pendant quelque temps, par l'opinion des colons avec lesquels j'ai vécu. Ceux-ci conviennent généralement que tous les blancs nouvellement débarqués, qu'ils nomment *gros bonnets*, commencent par être révoltés du traitement qu'on fait subir aux noirs ; mais, disent-ils, on s'y fait bien vite. Ce qui prouve, tout au plus, que l'intérêt peut habituer l'homme à commettre des actions et des injustices, qu'il désapprouve lui-même avant que la cupidité ait perverti son cœur et comprimé la voix de sa conscience.¹⁵

- 9 Il réside alors en Provence, à Hyères, où il dirige une plantation de mûriers, et mène des expériences pour acclimater sur les sols méditerranéens les produits que l'on importait des colonies, comme l'indigo, le café, le coton, la canne à sucre. Il met ainsi en pratique¹⁶ les théories abolitionnistes, qui consistaient à faire disparaître l'esclavage en déplaçant les plantations des Antilles, soit vers l'Afrique, soit vers l'Europe méditerranéenne. En 1829, le général Antoine de Jomini, alors au service du tsar Nicolas

1^{er}, lui propose de développer ses expériences botaniques au sud de la Russie, dans les contrées nouvellement rattachées, le gouvernement français continuant à opposer une fin de non-recevoir à toutes ses demandes de poste. Il part en Mingrélie, province de Géorgie, où il meurt des fièvres le 26 septembre 1830, à l'âge de 54 ans.

- 10 Après avoir rappelé brièvement l'existence mouvementée de cet homme passionné, aventureux, curieux, nous aurions pu interroger les multiples facettes de son activité ; un savant empirique, un intellectuel engagé, un homme d'action. Nous avons choisi de mettre l'accent sur sa période bengalie (1804 - 1810), à partir de sa volumineuse correspondance, qui n'est que l'une des facettes de cette source monumentale que sont les *Papiers Decaen*¹⁷. Il est alors l'un des principaux rouages de la stratégie anti-britannique du capitaine-général des établissements français à l'est du Cap de Bonne-Espérance. Les responsables de la politique napoléonienne en Asie ne se pensent pas comme représentants d'un empire concurrent et rival de l'Empire britannique, mais comme alternative à la seule forme impériale alors en construction. L'opposition à la domination britannique est la formulation de l'anti-impérialisme à cette époque ; Morénas s'inscrit totalement dans cette démarche.
- 11 Deux décennies plus tard, pendant la Restauration (1820 - 1828), il se place dans le débat public à la pointe de l'anti-esclavagisme. L'articulation entre les deux démarches de conviction (anti-impérialisme et anti-esclavagisme) suppose une mise à distance du contexte dans lequel elle fut reformulée à l'époque de la remise en cause de la deuxième colonisation européenne (1945 - 1962)¹⁸. On sait que les projets de développement de la colonisation européenne n'étaient absolument pas incompatibles avec une condamnation radicale de l'esclavage de plantation, comme on peut le voir dans les positions des sociétés des Amis des Noirs *et des colonies*¹⁹. Or, Morénas est peu ou prou l'héritier de ce courant de pensée. Pourtant, les termes du positionnement politique ont changé, depuis que le régime napoléonien se présente non seulement, sur le plan international, comme la seule alternative à l'impérialisme britannique, respectueux des équilibres, mais aussi, sur le plan intérieur, en liquidateur de la période révolutionnaire et en promoteur d'un régime ségrégationniste strict²⁰. Morénas a-t-il perçu cette contradiction depuis son observatoire indien ? Ou bien doit-on considérer qu'il y a solution de continuité entre la période anti-impérialiste et la période anti-esclavagiste, que l'évolution chronologique de ses positions est le produit d'une prise de conscience individuelle, et d'un déplacement dans deux espaces qui ont chacun leurs logiques propres ? Ce qui serait alors la preuve de l'incomplétude d'une perception globale de l'espace colonial à cette époque, et même de l'impossibilité d'une pensée globale de la *domination* coloniale à cette époque, telle qu'elle va s'affirmer à la fin du XIX^e siècle.

La condamnation de l'impérialisme britannique

- 12 La qualité d'agent secret de Morénas, et donc la nature particulière de sa correspondance, ne fait aucun doute ; nous sommes bien dans le monde du renseignement stratégique, et même du renseignement opérationnel²¹. Il fournit le mode d'emploi pour la correspondance secrète avec Decaen à partir de la transcription codée du *Dictionnaire* de Catineau (Morénas en a un exemplaire, et un autre exemplaire se trouve dans le bureau de Decaen ou bien est en possession du commandant Richemont²²). Il retranscrit la chaîne des correspondants (les « hommes de confiance »

par lesquels transitent les messages codés ; deux négociants de Chandernagor, puis les militaires, l'agent de liaison entre les comptoirs et le commandant Richemont étant le colonel Bourquien). Il faut faire importer par différents navires en provenance du Bengale différents objets de commerce, « en ayant soin de ne demander que des articles qui ne soient pas supposés être dans ce pays-ci »²³. On placerait le paquet de lettres à envoyer dans le double fond d'une caisse, ou dans la reliure de livres ou dans les objets eux-mêmes. « Dubois – l'un des deux négociants relais – fait quelquefois des envois de toiles du Bengale, on ne pourrait donc le soupçonner ; s'il y a embargo, Dubois, qui a de bonnes relations dans le pays, pourrait envoyer des serviteurs à Trinquebar. Si l'embargo comprend des navires qui font le cabotage, il peut envoyer son homme de confiance à Balassar, où il trouverait toujours des navires *parias* pour Madras et Trinquebar ».

13 Il note très soigneusement tous les mouvements maritimes :

« [...] en remontant le Gange, nous avons croisé le convoi d'Europe mouillé à Sagor ; 12 gros vaisseaux de la Compagnie, et plusieurs autres de moindre tonnage. Le convoi est gardé par un vaisseau de 50 et par la frégate *la Bombay* [...] il eut été aisé à 4 frégates de s'emparer du convoi, de garder la partie la plus riche, et de brûler le reste. Il n'y a pas d'autres forces maritimes dans toute la dépendance de Bengale »²⁴.

14 Tout en se livrant à une analyse globale des rapports de force régionaux et interrégionaux, l'auteur fournit des indications sur sa position personnelle ; lorsqu'il est en résidence surveillée, il a soin de passer pour un savant tranquille :

« vous savez qu'après la prise de Serampour, j'ai adopté la vie la plus retirée pour jouir de plus de tranquillité. Depuis ce temps, je vis en solitaire dans un jardin peu éloigné de Chandernagor, où j'emploie mon temps à l'étude et mes loisirs à la botanique, ou à quelques essais d'agriculture. J'attendais de cette manière des jours plus heureux quand mon repos a été troublé de la manière suivante. J'ai été dénoncé par l'officier anglais commandant à Trinquebar comme un envoyé du général Decaen. Malgré l'absurdité d'une pareille accusation qui n'était fondée sur aucun fait²⁵, il n'a rien moins fallu que la vie tranquille et retirée que je mène pour me tirer de ce mauvais pas. Mr Ernest qui ne me connaissait pas, et qui n'avait pas encore entendu prononcer mon nom, ayant appris que je passais mon temps à planter et à greffer des arbres, a rendu un compte favorable qui paraît avoir détrompé le gouvernement à mon sujet »²⁶.

15 Parallèlement, il fait valoir tous les avantages qu'il y a à résider à Chandernagor, cette place ayant désormais, et de loin, supplanté Pondichéry, en raison de sa position au cœur de l'Empire naissant des Indes. Chandernagor est devenu l'établissement français le plus précieux, de par sa proximité avec Calcutta, au cœur de la puissance britannique.

« Quand Madras était le centre des domaines de la Compagnie, la position de Pondichéry pouvait alors avoir cet avantage, mais aujourd'hui que Madras n'est plus qu'une ville secondaire relativement à Calcutta ; Pondichéry ne doit plus être pour nous qu'un établissement du second ordre. Maintenant la France ne peut trouver de position plus favorable que celle de Chandernagor qui réunit le double avantage d'être une place de guerre au centre des possessions et des opérations des ennemis, et celui de servir de poste avancé relativement à l'Hindoustan ».

16 La géo-politique des opérations militaires dans le sous-continent indien a déplacé le centre d'intérêt du sud du Dekkan, où il se trouvait encore dix ans plus tôt, vers le nord-ouest (menaces perse et afghane, résistance des Marâthes) et le nord-est (résistances bengalies à la domination de la Compagnie anglaise des Indes). La chute du

sultanat de Mysore et la mort de Tipoo-Sahib en 1799 furent absolument déterminantes dans ces bouleversements géopolitiques.

« [...] Et on ne peut douter que les événements qui surviennent dans le nord de l'Inde n'aient une influence forcée sur tout le sud de la presqu'île, tandis que toutes les révolutions des provinces méridionales ne peuvent étendre leur influence bien loin dans le nord. Le gouvernement anglais ne peut faire une tentative de quelque importance dans l'Inde, sans que Chandernagor en soit informé assez à temps pour s'y opposer [...] Pondichéry outre son isolement a de plus l'inconvénient insurmontable de ne pouvoir six mois de l'année envoyer des secours dans les parties de la presqu'île qui pourraient en avoir besoin. Quand même on serait informé à temps des projets de l'ennemi, il est impossible qu'on put s'y opposer, parce que les routes qu'il faudrait faire pour parvenir de cette ville au Nord, ou au Centre de la presqu'île sont trop longs et trop pénibles pour espérer de réussir ; et que de plus la voie par mer serait interdite à cette ville. Chandernagor ne pourrait que difficilement envoyer des secours à la côte, mais cette place, par les branches multipliées du Gange et par les nombreuses rivières qui se jettent dans ce grand fleuve, peut envoyer ses troupes dans toutes les contrées les plus importantes de l'Inde, sans que le FortWilliams²⁷ puisse s'y opposer. Outre les conséquences immédiates que doivent avoir les opérations militaires du Bengale et de l'Hindoustan, et le peu d'importance liée à celles qui auraient lieu dans le sud de la presqu'île ; Chandernagor ne doit rendre aux français, au moins de quelque temps, que les services que Gibraltar et Malte rendent aux anglais, relativement à la Méditerranée ».

- 17 En outre, la situation de Chandernagor présente d'indéniables avantages commerciaux :

« Malgré les avantages militaires de cette ville, elle est encore pour le commerce plus favorisée que Pondichéry. Le négociant de Chandernagor est au centre des toiles les plus fines de l'Inde, ainsi que des productions les plus recherchées de cette précieuse contrée. Le commerce que cette ville peut établir dans l'intérieur est sans borne. Les vaisseaux peuvent, soit en arrivant, soit en partant, se charger de tout ce que produit la Côte de Coromandel ; ce que ne peuvent tenter ceux de Pondichéry, pour les objets du Bengale, sans s'exposer à manquer leur voyage. En un mot ; tout doit engager les français à rétablir Chandernagor, et à en faire le boulevard de leur puissance dans l'Inde [...] »²⁸

- 18 Les richesses et les productions du Bengale sont « décuples » de celles du Carnatic (gouvernorat dont Pondichéry dépend) ; mais, surtout, la question de « la conservation et du développement de Chandernagor comme poste militaire » est celle qui va décider du rapport de forces : « les anglais de l'Inde ne peuvent accueillir cette perspective -des « rumeurs de paix »- qu'en tremblant, parce que, comme à l'époque du Traité d'Amiens, les clauses de paix ne peuvent que laisser pendante la question des droits des deux puissances en Inde, cette question ne pouvant se résoudre qu'à coups de canon »²⁹.
- 19 Bien entendu, le morceau de choix, et la raison d'être de cette correspondance, c'est l'observation informée des supposées faiblesses de la puissance britannique.
- 20 Le contexte dans lequel Morénas produit son analyse, et notamment son *Essai sur l'état actuel de l'Inde* de septembre 1804, est celui d'une pause relative dans le contrôle de plus en plus étendu des affaires indiennes par la Compagnie anglaise. Le démantèlement du sultanat du Mysore en 1799 a placé tout le sud de la Péninsule dans son orbite ; le centre de gravité de la résistance indigène s'est déplacé vers la Confédération marâthe, au nord-ouest. Plusieurs conflits armés, dans lesquels furent fortement impliqués des officiers français, ont opposé les troupes de la Compagnie aux armées indigènes. De 1801 à 1803, une violente guerre civile, qui oppose les chefs marâthes Sindhia et Holkar, affaiblit la Confédération hindoue³⁰. C'est un officier français, Perron, qui a été

nommé général en chef des troupes de Sindhia, ce qui fournit le prétexte aux Anglais pour intervenir dans le conflit ; Holkar se tient tout d'abord à une neutralité armée, laissant les généraux Arthur Wellesley et Lake broyer les armées de Sindhia en 1803. Morénas enregistre les raisons dynastiques de la guerre civile, l'implication des Anglais par seul appétit de conquête, et l'effondrement de la Confédération marâthe au prisme d'une comparaison avec la dislocation du Saint-Empire romain germanique en Europe depuis 1801 :

« Les anglais sont les dominateurs de toute la presqu'île. La puissance mahratte n'existe pas plus que celle du Corps Germanique. Les Anglais ont entrepris cette dernière guerre pour s'emparer des provinces qu'ils pensaient leur convenir ; ils sont entrés en campagne sous prétexte de rétablir le *Paichoua*³¹, *Batji Raou Pardhan Bahader*³² (fils du fameux *Ragounaht Raou*³³) qui avait été chassé par *Djissaint Raou Holker*³⁴. Et cependant, ils ont fait la guerre à *Sindhia* et au *Ratja*³⁵ du Berar, qui s'étaient armés pour la même cause qu'eux, contre Holker. C'est que les provinces de Delhi et d'Agra appartenaient à *Maha Ratja Daoulat Raou Sindiah* [...] »³⁶

- 21 La cause principale des succès britanniques est à rechercher dans la trahison du général français, « le seul chef dans l'Inde qui pût leur résister » commandant « les troupes qui lui avaient été confiées par le malheureux *Sindhia* », Perron, et de toute une faction, dont les motivations, comme nous le verront, sont politiques et financières. Perron était « le chef le plus puissant de toute l'Inde, il gouvernait, pour mieux dire il était le maître de toute une partie de l'Indoustan [...] pour conserver quelques lacs³⁷ [...], il a tout livré au général anglais Lake, après en avoir obtenu la permission de passer sur le territoire anglais, et d'y emporter toutes les propriétés [...] »
- 22 Ce « misérable » est retiré à Chinsourat ; il est rejoint par « Dudrenec, un autre brigand qui revient avec plusieurs lacs. Ce sont des infâmes scélérats qui ont rendu le nom français horrible aux habitants du pays [...] avant eux un français était considéré comme un ami et un libérateur. Il est à craindre à présent que les premiers qui se hasarderont à pénétrer dans ce pays n'en soient les victimes [...] Piron, vient d'épouser la fille de Dudrenec ; cette alliance permet de réunir en un petit endroit, Chinsourat, trois Français qui ont plus ruiné les intérêts de la France, et avancé ceux de la Compagnie que les Anglais eux-mêmes ».
- 23 Les Anglais contrôlent désormais la Confédération marâthe par l'intermédiaire d'un *pesa* fantoche, Batji Rao,

« Ils se sont fait céder tout ce qui était sous l'administration de Perron [...] Ils peuvent ainsi joindre leurs possessions du Bengale à celles de Madras. Ils viennent de fortifier Allahabad³⁸ Ils peuvent désormais disputer l'entrée de l'Inde à Mahmoud Chah, qui est le plus redoutable ennemi qu'ils aient en Asie ».
- 24 L'objectif de Morénas n'est toutefois pas d'en rester à ce constat d'une *pax britannica* sans obstacles. Son essai veut présenter la puissance anglaise comme un colosse aux pieds d'argile, et il a recours pour ce faire au *topos* de la comparaison entre la République Romaine et la nouvelle Carthage.
- 25 Le cœur de l'Empire en construction, le Bengale, est miné par les révoltes, (« Ici, dans le Bengale, les Anglais et leurs partisans sont réellement alarmés pour leur métropole... ») mais, surtout, les ennemis se consolident à ses portes. Au sud, c'est le Sri-Lanka, ancienne possession hollandaise occupée par les Britanniques depuis que la République batave est l'alliée de la France (1796) :

« Le roi de Ceylan mène une guerre à mort contre tous les anglais... Les Chingalais (sic) ont le plus grand espoir au secours des français qu'ils attendent avec

impatience. Dans le nombre des anglais massacrés dans cette île, il y avait beaucoup de français au service de la Compagnie »³⁹.

- 26 Mais la menace potentielle la plus grave pour la Compagnie est au Nord-Ouest, en Afghanistan et en Perse. En Afghanistan, l'auteur fait le plus grand cas de Mahmoud Shah Duranni. C'est par l'Indus que les Français peuvent menacer les Anglais, tant que la marine restera dans un état conjoncturel de débilité. Il faut soutenir Mahmoud Chah, il faut que les Français préparent un petit corps expéditionnaire pour combattre à ses côtés. Mais ce serait un petit noyau, grossi des naturels de ce pays, il n'est pas question de s'appuyer de nouveau sur des traîtres potentiels comme Perron. Les officiers doivent être soigneusement choisis, par Decaen potentiellement.

« je crois que la France ne doit pas désirer de voir de nouveau beaucoup de ses aventuriers chez les princes asiatiques ; dans la crainte que s'abandonnant à leur rapacité, si facile à satisfaire dans ces pays, pour un homme qui a la moindre force en main, ils ne rendent le nom français aussi odieux dans les contrées à l'ouest de l'Indus, qu'ils l'ont rendu dans celles situées à l'est de cette rivière »⁴⁰.

- 27 Mahmoud Shah Duranni est un usurpateur qui a détrôné le souverain en titre de l'Afghanistan en 1800 (l'Afghanistan est une entité souveraine détachée de l'Empire moghol depuis 1747) dans un contexte de très grande instabilité, par suite de l'assassinat de Timour Shah Duranni en 1793.
- 28 Mahmoud Shah est renversé à son tour en 1803 par son demi-frère, Shuja Shah Duranni, qui recherche l'appui des Britanniques dans la guerre qu'il mène contre son rival, appui qui se transforme en alliance officielle en 1809. Mahmoud Shah prend donc la tête d'une faction anti-britannique, et c'est dans cette optique que Morénas le transforme en atout majeur pour la reconquête de l'influence française dans la région.
- 29 Cependant, derrière l'Afghanistan, se profile toute la redistribution géopolitique à l'œuvre en Asie Centrale depuis que Bonaparte a fait irruption en Égypte en 1798 ; et avant tout l'Empire Perse, tiraillé entre la puissance anglaise dans le sous-continent, et l'avancée russe dans le Caucase (le tsar a annexé la Géorgie en 1801). Le trône impérial iranien est occupé depuis 1797 par Fath Ali Chah, neveu du fondateur de la dynastie des Qadjars, Agha Muhammad⁴¹. Fath Ali est fasciné par l'épopée napoléonienne et cherche à nouer des relations avec la France, sous le prétexte que son chef est l'ennemi de ses ennemis les plus menaçants, les Anglais ; il envoie une ambassade auprès de Napoléon qui se trouve alors en Prusse, à Finkelstein. Napoléon confie au général Gardanne le soin de conduire une délégation à Téhéran pour concrétiser l'accord d'alliance qu'il vient de signer avec le chah, en mai 1807 ; aider les Géorgiens qui souhaitent se libérer de la tutelle russe, conduire une attaque sur l'Inde par la route de l'Iran et de l'Afghanistan. Le traité de Tilsit en juillet 1807 refroidit cette alliance, la susceptibilité de Fath Ali est froissée, et il se rapproche des Anglais pour garantir sa souveraineté. Gardanne quitte Téhéran le 12 février 1809, et la Perse est fermée aux Français : au grand dam de Morénas, qui avait fait de l'alliance perse la clef de voûte du renversement des positions dans le sous-continent asiatique.

« La dernière ambassade anglaise a été reçue en Perse. Le Roi a dit au général Gardanne que, puisque les français ne pouvaient plus le garantir des attaques des russes, comme ils le lui avaient promis, il ne pouvait plus continuer à refuser l'ambassadeur anglais. Alors, le général Gardanne a quitté la Perse avec tous les membres de l'Ambassade, qui n'est pas aussi nombreuse qu'on l'avait dit. Elle est composée d'environ 200 personnes, y compris un grand nombre d'arméniens et autres asiatiques. Durant leur séjour, ils se sont occupés à remonter l'artillerie du Shah et à organiser quelques corps de troupes »⁴².

- 30 Pour Morénas, comme pour ses contemporains qui se placent dans l'optique française, il ne fait aucun doute que la mutation de la Compagnie des Indes vers l'Empire colonial britannique est déjà réalisée, et que les conditions de cette mutation sont empreintes de despotisme :

« Quand on est dans ce pays, on ne peut s'empêcher de répandre des larmes sur la situation de 40 millions de malheureux, gémissant sous l'oppression d'une Compagnie [...] de brigands. Quand serons-nous donc assez heureux, ou assez sages, pour porter la guerre dans ce pays-ci. 10 000 hommes d'infanterie sont plus qu'il ne faut pour s'emparer de tout l'Indoustan en 3 mois. 6 000 n'en auraient qu'un peu plus de peine, avec la même certitude de réussir. Quand les français se présenteront en force dans l'Inde, ils peuvent compter sur les 5/6 des habitants. Une armée anglaise dans l'Inde ne diffère guère d'une armée d'Indiens. Chaque officier a un ou plusieurs palankins et un train de maison après lui, chaque soldat a un ou plusieurs domestiques. S'ils ont marché aussi rapidement de conquête en conquête, c'est qu'au pays des aveugles, les borgnes y sont rois ».

- 31 La « nouvelle Carthage » est un composé de tyrannie sur les mers (selon les arguments développés par Barère, repris de Grotius), de préjugé racial envers les peuples indigènes, et d'anachronisme institutionnel avec cette Compagnie des Indes qui mêle le monopole mercantiliste et la conquête militaire. Du moins est-ce la définition de l'impérialisme pour Morénas. Bien entendu, l'opinion anglaise construit une représentation du régime napoléonien qui correspond à sa propre définition de l'impérialisme, qui n'a guère bougé depuis Selden. On ne trouve alors aucun consensus sur une définition universelle de l'Empire, un hybride qui comporte une charge tantôt positive, tantôt négative, selon le point de vue de l'énonciateur. L'anti-impérialisme de Morénas renvoie à la construction d'une fédération d'entités politiques souveraines ou soumises dont le seul dénominateur commun est l'anglophobie. Pour vaincre, il faut saper les bases de la Compagnie, briser les monopoles commerciaux et diffuser la révolution militaire.
- 32 Ce dernier aspect surtout est développé par Morénas ; nous avons déjà remarqué l'attention portée par l'auteur à l'institution militaire. Dans toute l'Asie, par ailleurs, des officiers européens, mais tout particulièrement français dans le sous-continent, se sont faits les courtiers des innovations techniques et des structures disciplinaires d'une force armée professionnelle que l'on a coutume d'appeler « révolution militaire »⁴³ ; ainsi en fut-il de Bussy, de De Boigne auprès des Marâthes, de Pigneau de Behaine et Dayot auprès de N'Guyen Anh en Cochinchine⁴⁴. Outre les divergences politiques, la trahison imputée par Morénas à Perron est la dilapidation de ce capital tout à la fois symbolique et technique, essentiel pour mesurer la « présence française » dans les Indes orientales au cours de la période de transition 1763 - 1830.

Un républicanisme pur, étranger au préjugé racial

- 33 Morénas expose cette question cruciale dans une note datée de mars 1805 : le talon d'Achille de l'Angleterre, c'est l'isolement militaire dans lequel elle se trouve, isolement accentué par les préjugés raciaux que nourrit la caste de ses officiers.

« Il est incontestable qu'aux premiers avantages militaires remportés sur les anglais, les sipahis les abandonneraient en masse. Les sipahis connaissent bien la supériorité militaire des français, mais ils restent avec les anglais parce qu'ils n'en ont encore vu aucun effet. Les anglais ont leurs forces disséminées sur de grandes étendues. Mais leur sentiment de sécurité provient du mépris qu'ils éprouvent à

l'égard de notre marine. Ils pensent donc qu'il sera toujours impossible à transporter 10 000 à 12 000 hommes de troupes dans l'Inde »⁴⁵.

- 34 Il faudrait une expédition envoyée de l'Île de France, un millier de noirs encadrés par « 10 à 12 mille hommes de bonnes troupes », c'est-à-dire des régiments coloniaux, suffiraient. Morénas reprend le terme local de « cafres » pour désigner les Africains originaires de la côte orientale (la région du Zambèze jusqu'aux hauts plateaux), et évoque leur réputation de farouches guerriers, qui épouvante les troupes indigènes de la Compagnie, les *sipahis*, ou *sepoys*, ou *cipayes*.

« Entretenus dans l'idée d'une fausse sécurité, ils ne seraient pas en état de résister à une attaque, même conduite avec des effectifs inférieurs, soit de troupes européennes, soit de cafres, qu'ils redoutent encore davantage.

Contre les noirs, il n'est aucune force physique ni morale qui puisse les contraindre à attendre leur charge. Les avantages qu'on peut retirer des soldats africains sont incalculables. Outre la terreur, que répand au loin leur approche, terreur à laquelle les Européens seuls peuvent résister (puisque ce sont surtout les troupes *sipahies* qui sont mobilisées) ; ils ne sont sujets à aucune maladie ; ils peuvent impunément braver la chaleur du midi à laquelle les naturels ont peine à résister ; se nourrissent de tout, on ne peut être embarrassé à leur procurer des vivres ; étant longtemps disposés à obéir aveuglément à leurs officiers, en qui ils ont une entière confiance, on peut compter sur eux dans les moments critiques, tandis que les *Sipahis* anglais désertent leurs drapeaux dès que la victoire paraîtra se fixer sous les nôtres. Qu'on songe à tous ces avantages ; l'opinion que les cafres ont de leur supériorité sur toutes les troupes indiennes, la connaissance qu'ils ont de la terreur qu'ils répandent partout ; et il sera aisé de se former une idée des services considérables qu'on retirera de ces troupes lorsqu'on les emploiera à propos. Les *sipahis* sont bons soldats derrière un retranchement tant qu'il n'est pas attaqué de près ; ils soutiennent assez bien le feu contre des troupes qui ne chercheront qu'à se passer par les armes, mais s'il s'agit de terminer promptement, les corps les plus nombreux ne tiendront point à un petit nombre de braves qui voudront en venir aux mains. Ils sont tous indifférents pour ceux qu'ils ont à servir, semblables à l'artisan esclave du public, obligé de travailler pour le premier qui veut l'employer, ou pour celui qui le paye le plus ; ils se mettront toujours du côté qui leur offrira le gain le plus considérable. Tels sont les *sipahis*, qui ne peuvent être redoutables pour des troupes déterminées à une guerre offensive. Quant à nous, décidés pour plusieurs raisons à pousser la guerre le plus vivement possible, nous pouvons considérer le grand nombre de *sipahis* comme peu dangereux. Nous devons nous regarder comme n'ayant presque exclusivement à faire qu'aux troupes européennes, et l'on verra tout à l'heure qu'elles ne peuvent être à craindre pour nombre de raisons qui nous présagent des succès assurés dans ce pays-ci.

Une cause qui peut nous fournir les moyens de tirer parti des *sipahis*, c'est l'estime que les Indiens font de nous comme militaires [...] ils nous regardent encore, malgré notre nullité dans le pays, comme les premiers guerriers de la Terre, ils nous désignent par l'épithète de *Bolo sipahis*, *Grands soldats*, tandis que les anglais au milieu de leurs conquêtes ne sont connus que sous la dénomination de *banians*⁴⁶. Cette réputation est soutenue par les brillants exploits de nos armées républicaines [...] qui se sont répandus jusqu'aux rives de l'Indus et du Gange »⁴⁷.

- 35 Certes, dans ce jugement positif sur les guerriers africains, Morénas ne dépasse guère l'appréciation commune des administrateurs coloniaux sur la supériorité de la « force noire ». Il faut pourtant rappeler qu'au moment où il vante auprès de Decaen l'avantage que procurerait l'enrôlement de troupes noires, ce dernier peine à défendre auprès des colons des Mascareignes son projet de constitution d'un bataillon de 800 noirs. Les colons voient dans cette mesure un risque de subversion de l'ordre esclavagiste, et le capitaine général doit finalement renoncer, ce qui n'est pas sans signification dans la

capitulation ultérieure⁴⁸. Mais les maîtres ont montré une fois de plus qu'ils préféraient de loin la préservation du statu quo esclavagiste à la loyauté envers un Empire aux contours encore bien mal définis.

- 36 Sans avoir encore une position anti-esclavagiste bien nette, Morénas témoigne toutefois de son absence de préjugé racial. Son agent de liaison pour acheminer sa correspondance secrète est un noir libre :

« Je n'ai trouvé d'autre moyen, pour vous faire parvenir les papiers que je vous envoie, que de les confier au Noir libre *Scapin*. Il m'a promis d'en avoir le plus grand soin. Je lui ai dit que vous ne manquerez pas de le récompenser s'il parvenait à vous les remettre lui-même »⁴⁹.

- 37 En 1809, dans les affaires de Ceylan, il s'en prend violemment aux négriers qui ont vendu aux Anglais des africains, ces cafres dont il vantait les qualités guerrières :

« On doit savoir à l'Ile-de-France d'où proviennent ces cafres. Peut-être que Mr Fortin, en allant les chercher, n'a cru entreprendre qu'une simple affaire de spéculation ! Et si à l'Ile-de-France, on est si courroucé contre lui, ce n'est pas parce qu'il a procuré de nouvelles armes aux anglais, mais pour avoir fait renchérir les noirs de quelques piastres »⁵⁰.

- 38 Toutefois, et contrairement à ses écrits de l'époque de la Restauration, ce n'est pas le principe de la traite qui est en question, c'est le comportement antipatriotique des négriers.

- 39 Une source intrinsèque de la faiblesse anglaise vient du mépris des officiers de la Compagnie pour la condition militaire, mépris qui englobe tout aussi bien les indigènes que les simples soldats :

« Les troupes anglaises au service de la Compagnie ne savent pas résister à la noblesse qui domine partout les plus belles contrées de l'Inde. Il n'y a chez eux ni esprit national, ni esprit de corps. Leurs officiers les regardent plutôt comme des esclaves à gages ; le peu de considérations dont jouissent les militaires auprès de la Nation britannique, et particulièrement auprès des employés de la Compagnie, doit empêcher leurs troupes de connaître cet esprit national qui caractérise le soldat français. Il faut encore observer que le mode de recrutement pour les armées de ce pays, qui est aussi défectueux que l'était anciennement le nôtre, les fournit de ce qu'il y a de plus mauvais sujets en Angleterre : saurait-on comparer de pareilles troupes à des demi-brigades républicaines ?

Les armées anglaises traînent à leur suite un bagage immense, un train d'artillerie considérable, un grand nombre de femmes et d'enfants, une quantité énorme de domestiques et de serviteurs. Un officier anglais ne saurait se concevoir sans ces provisions de toute nature, sans une maison monstre »⁵¹.

- 40 Évaluer les avantages réciproques des deux camps dans un affrontement militaire n'est pas une affaire de comptabilité d'effectifs et de dispositifs tactiques. L'état d'esprit du corps des officiers, ainsi que la propagande, ce que Morénas appelle la *réputation*, mélange d'ethno-psychologie et de manipulation de l'information, comptent tout autant, sinon davantage.

- 41 Le fait que l'armée française ait acquis un capital symbolique qui lui vient de sa nature républicaine lui procure un avantage théorique idéal. Mais ce capital a été dilapidé par la trahison de Perron et de son entourage :

« Tous ces officiers vivent dans le plus grand mépris auprès de ce qu'il y a d'honnête dans toutes ces contrées, ne voyant que quelques sots, ou quelques fripons. Il faut vous ajouter que tous ces *Messieurs*, croyant se rendre importants se donnent les airs de dépriser les changements intervenus dans le Gouvernement

français. Ils croient honorable de ne point partager les sentiments de la Nation française, laquelle, selon eux, est *dégénérée*, etc.etc [...] »⁵²

- 42 La trahison vient du positionnement contre-révolutionnaire des *Messieurs*, l'expression fait sens. En revanche, Morénas accorde toute sa confiance aux successeurs de Perron auprès des princes indiens de l'Hindoustan ; Richemond est un « homme de talents, doué d'un grand savoir, et décoré de cinquante années d'une probité qui devrait faire rougir ses détracteurs ».
- 43 La lutte de factions tient cependant principalement au positionnement par rapport à la Révolution. Qui sont les détracteurs de Richemond ? Ce sont

« tous les hommes à préjugés. Ils ne lui pardonneront jamais d'avoir voulu la destruction des anciens abus et le règne de la Liberté. Des gens intéressés et des imbéciles furieux contre les nouveaux principes qu'il s'est efforcé d'établir ont répandu sur lui tout plein de calomnies. Sans parler de la lutte qu'il a eue à soutenir contre eux, je vous donnerai des idées plus justes sur sa façon de penser. Car je crois pouvoir mieux juger d'une opinion révolutionnaire que tous ces aboyeurs contre le nouveau régime. D'abord parce que j'ai été élevé au milieu de la Révolution et qu'ensuite, quoique froissé quelquefois par ses mouvements irréguliers, je m'en suis occupé beaucoup plus qu'aucun d'eux, la plupart d'une ignorance crasse à ce sujet comme sur bien d'autres. Dans le principe, Mr Richemond a été révolutionnaire, et par suite républicain. Mais, comme ce titre est devenu très vague par l'empressement des différents partis ; plus ou moins hypocrites, ont mis à s'en décorer, il est nécessaire de préciser cette dénomination, devenue comme une arme à deux tranchants. Dans la bouche des partisans de l'Ancien Régime, cette qualité représente tout ce que la Révolution a produit de plus affreux, c'est-à-dire de plus contraire à leurs intérêts. Il en est de même des Jacobins⁵³ et des différentes hordes anarchiques. Pour eux, le vrai républicain a été pire que le contre révolutionnaire le plus enragé de quelque parti qu'il fut. Je regarde donc comme les véritables républicains ceux qui ont fourni les premières victimes à la faux de la Montagne. C'est-à-dire cette partie de la Nation immolée, ou persécutée par suite du 31 mai, et que l'anarchie a tâché de ridiculiser par des épithètes impropres de *Girondins*, de *Brissotins*, de *fédéralistes* et de *modérés* »⁵⁴.

- 44 En creux, l'auteur définit ainsi la figure idéale de l'officier français ; un républicain jacobin – l'épithète clairement revendiquée dans le contexte impérial ne manque pas d'audace –, plutôt de sympathie brissotine – et on ne peut s'empêcher de mentionner ici que le combat contre l'esclavage et le préjugé de couleur fut une dimension constitutive de l'identité de ce groupe –, honnête et patriote, apte à côtoyer et à respecter des individus culturellement différents, que ce soit les soldats de couleur qu'il commande, ou les autorités indigènes au service desquelles il s'est placé. La Compagnie anglaise ne s'engage toujours plus loin dans la guerre que par « une volonté de domination absolue sur la Péninsule, et sur un appétit immodéré de conquêtes. » Ses faits d'armes ne sont pas glorieux :

« Ce qu'on appelle la guerre du Travanacour se résume en un massacre d'une foule d'indiens nus, sans armes et désorganisés, par une armée composée de 5 régiments européens, une cavalerie native, plusieurs régiments de *sipahis* et une division des troupes de Ceylan, parmi laquelle les nouveaux régiments de cafres »⁵⁵.

- 45 Mais cette extension des conquêtes est une source de faiblesse :

« Pour se trouver des alliés, on restituerait à leurs princes légitimes toutes les provinces conquises sur les anglais. Je conviens que, pour cela, il faudrait abandonner aux indiens toutes les dernières conquêtes des anglais, et une partie des anciennes, qu'il nous serait impossible de conserver avec le peu de troupes que nous supposons avoir. Nous y gagnerions de soutenir notre réputation de

générosité et d'attachement pour nos alliés, réputation que nous devons au fameux Dupleix dont le vaste génie n'était dirigé que par de grandes vues. Notre désintéressement nous procurerait l'attachement sincère et durable de nos alliés, qui, de plus, nous serait garanti par l'identité qui existerait entre leurs intérêts et les nôtres. Personne ne peut douter qu'en rendant aux anciens souverains, détrônés par la Compagnie, les Etats dont ils ont été dépouillés, on ne s'attache inviolablement tout le pays des Mahrattes, celui du Carnatic, et peut-être une grande partie de celui du Dékan [...] »⁴⁶

- 46 Ainsi, dans la guerre coloniale à cette époque, tout comme dans les expéditions lointaines aujourd'hui, on ne gagne pas seulement par projection de force, mais aussi par projection d'image. Et, en ce domaine, ce sont les Anglais qui ont l'avantage ; certes, les Français sont toujours les guerriers généreux, les *Grands Sipahis*. Mais cette haute réputation est fragile ; « comme les héros de romans, les français sont admirés de loin, mais on espère peu en rencontrer »⁴⁷. Selon Morénas, la présence française en Inde est devenue une chimère qui sert de prétexte à la consolidation et à l'extension de l'impérialisme britannique. Dans le sud du Dekkan, selon les Anglais, les troubles de 1809 seraient dus au *dîvan* (premier ministre) de Travancour, un imbécile qui aurait écouté les émissaires français, espérant des secours de l'Ile-de-France, etc. La Compagnie ne peut pas, et ne veut pas, dire qu'elle a attaqué le Travancour parce qu'elle voulait pressurer le pays qu'elle croyait très prospère.

« Mais pourquoi toujours des français dans un pays où, depuis si longtemps, il n'en existe aucun ? Pourquoi cet épouvantail du nom français précède-t-il continuellement la marche des anglais dans toutes les contrées qu'ils se proposent d'envahir ? Est-ce la peur qu'ils en ont, ou celle qu'ils veulent en inspirer ?

Les sots ! Ils ne voient pas que plus ils les rendront formidables, plus ils les feront désirer à ces peuples qu'ils oppriment depuis tant d'années. Les gazettes de l'Inde, après avoir fait paraître successivement des envoyés français et des armées françaises chez tous les princes de ce pays, et jusque chez le malheureux Sindiah, les font venir aujourd'hui dans le Travancour. Ils les envoient même jusqu'en Chine. À ce sujet, les anglais disent aux chinois ; nous venons prendre vos villes de commerce pour votre propre avantage, parce que sans cela, Bonaparte qui est maintenant en Espagne, viendrait s'emparer de tout votre pays. Ainsi, vous devez nous considérer, ajoutent-ils, comme vos amis et vos défenseurs. Les chinois n'ayant pu concevoir une si claire logique ont été traités d'ignorants et d'imbéciles qui n'entendent point leurs intérêts. Ces ignorants et ces imbéciles ont commencé par les mettre hors de chez eux, en leur disant qu'ils ne voyaient pas pourquoi Bonaparte viendrait envahir leur pays, mais qu'ils voyaient très bien que leurs intérêts étaient de ne point permettre à des étrangers de s'établir de force dans leurs villes de commerce. On dit que le vice-roi et les principaux mandarins ont été rappelés pour avoir trop temporisé avec ces maraudeurs étrangers »⁴⁸.

- 47 En 1810, Morénas assiste à l'effondrement de tout l'édifice géo-politique qu'il a projeté dans sa correspondance de Chandernagor au fil des ans ; « défaite de Mahmoud Chah détrôné, privé de la vue, et enfermé au château de Kaboul »⁴⁹, renversements d'alliances au profit des Anglais, écrasement des mouvements de résistance contre la Compagnie. Il assiste, désabusé, à la consolidation d'une forme nouvelle de domination : l'impérialisme britannique.
- 48 Il a cherché à le contrecarrer en préconisant des méthodes que la France de Napoléon n'a plus les capacités à mettre en œuvre, faute de moyens maritimes, certes, mais bien plus encore faute du ressort moral, le messianisme républicain des officiers, et de la stratégie efficace, la fédération des souverains indigènes. La trahison, comme le complot, ne sont que les explications superficielles de la perte de l'initiative historique.

49 L'antiesclavagisme de Morénas est en décalage avec son anti-impérialisme. Il lui faut pour cela comprendre que l'envers de la « force noire » dont il préconisait l'emploi est une dépersonnalisation totale des Africains. C'est au Sénégal que l'amertume de la défaite et le sentiment de trahison peuvent trouver un exutoire, en s'attaquant frontalement aux négriers et à leurs complices. Dans son ouvrage contre la traite de 1828, il n'oublie pas ses observations sur l'Inde, accumulées lors de son séjour asiatique, qui ont fait sa réputation d'orientaliste⁶⁰ ; le chapitre ouvre sur l'esclavage chez les Hindous, mais c'est pour dire qu'« il serait difficile de connaître d'une manière certaine dans quel état se trouvait l'esclavage chez les anciens peuples de l'Asie »⁶¹, et pour considérer l'institution servile comme totalement étrangère aux deux premiers peuples de l'Antiquité, qui ont civilisé le monde et abhorré la guerre »⁶² ; les Égyptiens et les Hindous.

« dans l'Inde, l'on vend et l'on achète encore des esclaves ; mais ce trafic n'est jamais exercé par un Hindou [...] La rigoureuse observation des lois qui ont introduit dans l'Inde, comme en Egypte, le régime prohibitif des castes, et les barrières insurmontables qui les séparent les unes des autres, ont dû repousser également, dans les deux pays, l'admission de tout étranger dans l'intérieur des ménages, et les exclure ainsi de tout service domestique [...] Si l'esclavage domestique est un des fruits empoisonnés des conquêtes, comme tout porte à le faire croire, il n'est pas étonnant que [les Hindous] n'aient point souillé leurs institutions d'une injustice commune chez les peuples barbares et conquérants »⁶³.

50 Ces opinions sur l'incompatibilité du régime des castes et de l'esclavage, tout comme le prétendu « esclavage domestique » différent de l'esclavage de plantation, seront vigoureusement contestées au sein de la mouvance abolitionniste⁶⁴. Mais c'est un autre débat ; nous avons voulu ici replacer deux notions que la perspective contemporaine lie sous le mode de la domination, dans leurs contextes respectifs. L'impérialisme est la version actuelle de ce qu'on appelait à l'époque le droit de conquête ; or, selon les allégeances politiques et culturelles, mais aussi selon l'endroit où se place l'observateur, l'analyse n'est pas la même, ce qui contribue à en faire une notion contingente. Quant à l'anti-esclavagisme, c'est pour l'Européen, inséré et conditionné par un milieu familial ou professionnel, déterminé par les affinités culturelles, une prise de conscience progressive, comme le dit très bien Morénas d'ailleurs dans la préface de son ouvrage⁶⁵. Il faut se garder de projeter ces grilles de lecture pré-établies sur les réalités du monde colonial moderne.

NOTES

1. Casimir François Henri BARJAVEL, *Dictionnaire Historique, Biographique et Bibliographique du Département de Vaucluse*, Tome II, L. Devillario, Carpentras, 1841

2. Henri PRENTOUT, *L'Île de France sous Decaen 1803-1810. Essai sur la politique coloniale du Premier Empire, et la rivalité de la France et de l'Angleterre dans les Indes orientales*, Paris, Hachette, 1901.

3. avec le lieutenant Muller, dont la correspondance se trouve également dans les *Papiers Decaen*, cf *infra*..

4. *Papiers Decaen*, Bibliothèque patrimoniale de Caen, volume 112/f° 312, reçu daté de Calcutta, le 12 avril 1804 : « Je, soussigné, déclare avoir reçu du général Decaen, capitaine général des établissements français à l'est du Cap de Bonne-Espérance, pour la mission dont je suis chargé, la somme de 460 piastres en espèces. De l'emploi de laquelle somme je tiendrai compte, à la demande du capitaine général... »
5. *Ibidem*, 112/f° 117. *Lettre de Chandernagor*, 3 avril 1804 : outre le récit des circonstances de la capture, il y a des renseignements et des croquis sur l'archipel malais. Morénas précise que c'est le commandant en chef (Decaen ?), ainsi que le commandant Monistrol, qui ont demandé des détails sur les pays qu'il visite.
6. Henri PRENTOUT, *L'Île-de-France...op. cit.*, p. 385 - 386.
7. *Essai sur l'état actuel de l'Inde, avec des corrections et des augmentations à celui que j'ai déjà envoyé*. 7 septembre 1804, dans *Papiers Decaen*, Bibliothèque patrimoniale de Caen, volume 112, f°129.
8. Ou Trankebar, comptoir danois sur la côte sud de Coromandel (actuel État du Tamil Nadu).
9. Henri PRENTOUT, *L'Île-de-France, op. cit.*, p. 460 - 464.
10. À l'origine langue de la minorité musulmane émigrée de la région de Dehli, l'*hindoustani* est devenu la langue des échanges de la plaine indo-gangétique. L'*hindi*, langue officielle actuellement parlée par le plus grand nombre d'Indiens, dérive de l'*hindoustani*.
11. *Papiers Decaen*, vol. 112/f° 316, Lettre du 18 octobre 1814.
12. Dont le titre complet est : *Des castes de l'Inde ou Lettres sur les Hindous, à l'occasion de la tragédie du Paria de M. Casimir Delavigne. Suivies des notes sur les mots et les usages de l'Inde, dont il est fait mention dans cette tragédie. Terminées par les observations critiques sur les notes jointes à la traduction du voyage de Tone chez les Mahrattes et publiées en forme de glossaire par M. Langlès, professeur de persan, conservateur et administrateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque du Roi, membre de l'Institut, etc. par Joseph, ancien corsaire*³, Imprimerie de M^{me} Jeunehomme-Crémière, Paris, 1822.
13. Bernard GAINOT, « L'établissement libre de Sierra Leone, et les projets de colonisation nouvelle en Afrique (1783 - 1802) » dans *L'Empire britannique en héritage : esclavage, abolition, discrimination et commémoration de l'Amérique du Nord à l'Australie*, Marie Jeanne ROSSIGNOL et Mélanie TORRENT (dirs.), Cahiers Charles V de l'Institut d'Études anglophones de l'Université Paris-Diderot, 46/2009, p. 71 - 95.
14. Le titre complet est : *Précis historique de la traite des noirs et de l'esclavage colonial, contenant l'origine de la traite, ses progrès, son état actuel, et un exposé des horreurs produites par le despotisme des colons ; ouvrage dans lequel on prouve qu'on a exporté d'Afrique depuis 1814 jusqu'à présent, plus de 700 000 esclaves, dont un grand nombre sous pavillon français. Orné des portraits de MM. Bissette, Fabien et Volny, condamnés, par la Cour Royale de la Martinique, aux galères à perpétuité, en vertu d'une loi du XVI^e siècle pour avoir lu une brochure prétendue séditieuse*, Paris, Éd. Firmin Didot, 1828, Éd. Slatkine Reprints, Genève, 1978.
15. *Précis historique...op. cit.*. Préface, p. IV.
16. *Projet d'une exploitation agricole pour introduire les végétaux étrangers qui peuvent supporter le climat de la France*, Paris, Moreau, 1821.
17. 120 volumes à la Bibliothèque patrimoniale de Caen, de plusieurs centaines de feuillets chacun, qui concernent aussi bien l'histoire militaire de la décennie révolutionnaire, la gestion coloniale de l'époque napoléonienne, les relations diplomatiques en Asie au début du XIX^e siècle, etc...(Catalogue des manuscrits de la bibliothèque municipale de Caen, par Gaston LAVALLEY, 1880.) Henri PRENTOUT les a partiellement exploités au début du siècle dernier pour son ouvrage de référence sur l'Île de France, actuelle Île Maurice, mais il est très loin d'en avoir épuisé toutes les richesses. La correspondance de Morénas se trouve dans le volume 112, dossier 3^{bis}.
18. Jean-François ZORN, « Émancipation et colonisation » dans *Les cahiers du christianisme social*, 25/1990, p. 55-65.
19. Marcel DORIGNY et Bernard GAINOT, *La Société des Amis des noirs (1788 - 1799)*, Paris, Unesco, 1998.

20. Bernard GAINOT « Une construction impériale : le Code Decaen à l'Île de France (1803 - 1810) », dans *Les colonies, la Révolution française, la loi*, Pierre SERNA et Anne SIMONIN (dirs.), Actes du colloque de Paris, septembre 2011, à paraître en 2014.
21. On fait du renseignement stratégique lorsqu'on fournit des informations susceptibles d'éclairer les positions des parties en conflit ; par exemple, lorsque l'auteur évoque les positions de tel ou tel souverain envers l'Angleterre, les ressources dont il dispose, etc...Le renseignement opérationnel fournit des informations susceptibles de servir de documents d'appui à une opération militaire ; par exemple, lorsque l'auteur, en légende d'un croquis au crayon de la plage de Poulo Dinan, un poste malais essentiel dans le commerce avec la Chine, dresse un repérage des lieux pour un débarquement qui se ferait hors de portée du fort ; « on pourrait s'emparer, malgré le fort, d'un poste qui est sur une élévation à l'ouest de Poulo-Dinan (K) et de là bloquer cet établissement à ne pas laisser sortir un seul homme.... » *Papiers Decaen*, 112/ f° 117.
22. *Ibidem*, 112/f° 287, Lettre du 4 juillet 1810.
23. *Ibid.*, 112/f° 289, lettre sans date.
24. *Ibid.*, 112/f°117.
25. Morénas joue sur le double registre de correspondance ; les dépêches officielles du négociant tranquille, et les missives codées de l'espion. Mais aussi sur un double registre d'activité ; le savant couvre l'activiste.
26. *Papiers Decaen*, 112/f° 124.
27. Siège du gouvernement de la BEIC (Compagnie anglaise des Indes orientales). C'est une vaste structure militaire à Calcutta, au bord du fleuve Hooghly, reconstruite par Robert Clive entre 1757 et 1781.
28. *Papiers Decaen*, 112/f° 297. Divers, correspondance, 1809.
29. *Ibidem*, 112/f°204, Lettre du 6 janvier 1807.
30. Claude MARKOVITS, *Histoire de l'Inde moderne, 1480 - 1950*, Paris, Fayard, 1994, p. 295 - 318.
31. *Peshwa* : ancien premier ministre coordonnateur des affaires pour l'ensemble des royaumes de la Confédération marâhte, il a concentré tous les pouvoirs depuis 1720.
32. Baji Rao est le *peshwa* en titre, successeur désigné du puissant Madhav Rao, qui a conduit la puissance marâthe à son apogée. Il est soutenu par Daulat Rao Sindhia.
33. Raghunath Rao est le chef d'une faction marâthe qui avait tenté de s'emparer du titre de *peshwa* en 1773, et, qui, pour ce faire, avait fait appel aux Anglais. Cet épisode permit à la Compagnie d'intervenir dans les affaires de la Confédération marâthe.
34. Jaswant Rao Holkar, roi d'Indore depuis 1799, revendique la succession du *peshwa* Madhav Rao, mort en 1795, au nom du « parti des veuves » de ce dernier.
35. *Rajah* : roi. Le Berar est un petit royaume du centre du Dekkan.
36. C'est le cœur de l'empire moghol, que Sindhia était parvenu à contrôler en 1788, avec l'aide des troupes françaises. *Papiers Decaen*, 112/f° 117.
37. Jeu de mots, à double entrée. Les lacs renvoient au vainqueur de Perron à la bataille de Koil le 29 août 1803, le général Lake, mais aussi aux *laks*, qui sont définis par Morénas (*Papiers Decaen*, 112/f° 254) comme les produits du territoire que Perron administrait, théoriquement destinés exclusivement à l'entretien des troupes, détournés en fait par Perron et son entourage.
38. Morénas en a fait le plan : *Papiers Decaen*, 112/f°117.
39. Cette dernière phrase renvoie au contexte politique (les Français au service de la Compagnie sont considérés comme émigrés) que nous développerons ultérieurement. C'est également une mise en garde adressée à tous les négociants locaux, et ils étaient nombreux, qui seraient tentés de faire passer les affaires avant l'allégeance patriotique.
40. *Papiers Decaen*, 112/f° 224.
41. Jean-Paul ROUX, *Histoire de l'Iran et des iraniens des origines à nos jours*, Fayard, 2006, p. 410 - 415.
42. *Papiers Decaen*, 112/f°270, Lettre du 8 juillet 1810.

43. Jeremy BLACK, *La guerre au XVIII^e siècle*, collection « Atlas des guerres », Autrement, 2003 (édition originale anglaise de 1999), p. 73 – 80 ; *La construction du militaire*, Benjamin DERUELLE et Bernard GAINOT (dirs), volume 1 de la collection « Guerre et paix », Paris, Publications de la Sorbonne, 2013.
44. *Papiers Decaen*, 104/ f° 78. Lettre de Dayot 25 fructidor an 13. Voir aussi Bernard GAINOT, « Autour du *Voyage aux Indes orientales* de Renouard de Sainte-Croix (Paris, 1810) ; les enjeux de la Cochinchine, de 1763 à 1810 », communication à la journée d'études du 29 mai 2013 sur l'Inde, à paraître au cours de l'année 2014 dans la revue en ligne *la Révolution française* sur le site de l'Institut d'Histoire de la Révolution française, <http://ihrf.univ-paris1.fr/>, sous la direction de Massimiliano Vaghi.
45. *Papiers Decaen*, 112/f°301.
46. L'auteur désigne plus précisément sous le terme de *banians* les administrateurs de la Compagnie des Indes, qu'il assimile ainsi à la caste des marchands du monde brahmanique, redoublant l'assimilation du Français, courtier de la révolution militaire, au Romain, et de l'Anglais, commerçant avide et arrogant au Carthaginois.
47. *Papiers Decaen*, 112/f°129.
48. Bernard GAINOT, « L'Empire outre-mer ; les faux-semblants d'une restauration », à paraître en 2014 chez Palgrave/Mac Millan, contribution à un volume sur les nouvelles tendances de l'historiographie de l'Empire napoléonien, sous la direction de Ute Planert.
49. *Papiers Decaen*, 112/ f° 145, Lettre du 13 octobre 1804, de Chandernagor.
50. *Ibidem*, 112/f° 215, Lettre du 6 septembre 1809.
51. *Ibid.*, 112/ f° 305.
52. *Ibid.*, 112/f° 285, paquet de lettres datées de Chandernagor, du 29 juin 1810.
53. En note, l'auteur précise : « je me sers de l'acception commune de *Jacobin*, car dans le principe cette société n'était composée que des meilleurs révolutionnaires et des vrais républicains. »
54. *Papiers Decaen*, 112/f°270.
55. *Ibidem*, 112/f° 305. Le Travancour (Travancore) est une principauté du Sud de l'Inde, anciennement rivale du Mysore. En 1809, une révolte contre la pesante tutelle britannique est noyée dans le sang. Les *cafres* sont les africains vendus par les négriers des Mascareignes.
56. *Ibid.*
57. *Ibid.*, 112/f° 301.
58. *Ibid.*, 112/ f° 215.
59. *Ibid.*, 112/ f°297
60. L. KIEFFER, *L'Inde en France au XVIII^e siècle*, Abraham-Hyacinthe Anquetil-Duperron, Paris, Les Belles Lettres, 2001 ; Jacques ANQUETIL, *Anquetil-Duperron, Premier orientaliste français*, Paris, Presses de la Renaissance, 2005 ; Henri DEHÉRAIN, *Sylvestre de Sacy, ses contemporains et ses disciples*, Paris, Geuthner, 1938 ; Y.-A. DURELLE-MARC, « L'invention de la culture indo-européenne au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles : naissance d'une alter-mythologie ? » dans *Les mythes de fondation de l'Europe*, communication au colloque de Dijon, 18-19 novembre 2010, actes à paraître. Si ces diverses études mettent en avant les figures de Anquetil-Duperron, Sylvestre de Sacy, ou encore de Lanjuinais, l'apport de Morénas reste globalement ignoré.
61. *Précis historique de la traite des noirs et de l'esclavage colonial*, op. cit. chapitre 1, p. 13.
62. *Ibidem*, p. 10.
63. *Ibid.*
64. Henri WALLON, par exemple, dans son *Histoire de l'esclavage dans l'Antiquité*, paru en 1847, affirme : « L'organisation des castes, loin de le réduire, étendait même l'esclavage » (réédition 1988, Éditions Robert Laffont, p. 105).
65. *Précis historique...op. cit.*, p. IV.

RÉSUMÉS

Joseph-Elzéar Morénas (1778 – 1830) est connu pour ses positions anti-esclavagistes exprimées dans son *Précis historique de la traite des noirs et de l'esclavage colonial* publié en 1828. Mais il a une longue carrière derrière lui, menée dans divers établissements coloniaux, comme Saint-Louis du Sénégal, et Chandernagor en Inde. C'est à ce dernier poste qu'il servit d'agent de liaison pour le gouverneur général des Mascareignes, Charles Decaen, entre 1806 et 1810. Fin observateur de la société indienne, il écrivit un traité sur l'hindouisme. Mais il était aussi engagé dans les projets de Decaen, sans l'endormir, pour établir des alliances avec des princes indigènes opposés à la présence anglaise. À ce titre, il se livre à une critique du colonialisme de la Compagnie anglaise des Indes. L'article propose donc la relecture de la correspondance échangée entre Morénas et Decaen, qui se trouve dans les *Papiers Decaen* de la Bibliothèque municipale de Caen. À travers cette relecture, il s'agit de mesurer un itinéraire singulier, celui de Morénas, agent de renseignement au service d'un administrateur gestionnaire d'une société esclavagiste, et porteur d'un projet impérialiste concurrent du colonialisme anglais. Quels sont les liens entre l'observation des sociétés indigènes et les prises de position théoriques, dans cette période de transition et de recomposition des formes de la domination coloniale ?

Joseph-Elzéar Morenas (1778-1830) is known for his anti-slavery views expressed in his *Précis historique de la traite des noirs et de l'esclavage colonial*, published in 1828. But by this time, he already had a long career behind him in different colonial establishments like Saint-Louis in Senegal and Chandernagor in India. In this last post, he served as a liaison agent for the governor general of Mascareignes, Charles Decaen, between 1806 and 1810. A keen-eyed observer of Indian society, he wrote a treatise on hinduism. And he was also involved in Decaen's short-lived projects to forge alliances with those indigenous princes opposed to the English presence, an experience that led him to write a criticism of the colonialism practiced by the East India Company.

This article will re-examine the correspondence between Morenas and Decaen, found in the *Papiers Decaen* in the municipal library of Caen. From these documents, it is possible to trace the exceptional itinerary of Morenas, an intelligence officer in the service of a colonial administrator in a slave society and an agent of an imperialistic project in competition with English colonialism. What are the links between the observation of indigenous societies and a theoretical stance about colonial domination during this period of transition ?

INDEX

Mots-clés : Mahrattes, anti-esclavagisme, impérialisme, espionnage, diplomatie, comptoirs

AUTEUR

BERNARD GAINOT

Maître de conférences honoraire

Université de Paris I

bgainot@orange.fr